

Zeitschrift:	Annales fribourgeoises
Herausgeber:	Société d'histoire du canton de Fribourg
Band:	25 (1937)
Heft:	2
Artikel:	Un soldat gruyérien : le général Simon Castella, 1825-1885
Autor:	Castella, Ernest
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-817232

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

XXV^{me} Année

N^o 2

Mars-Avril 1937



UN SOLDAT GRUYÉRIEN : LE GÉNÉRAL SIMON CASTELLA, 1825-1885,

par ERNEST CASTELLA.

Préliminairement, et pour épargner toute recherche oiseuse aux historiens souvent férus de généalogie, je dirai que le bon Fribourgeois dont je tenterai de retracer ici la vie aventureuse, ne m'est point apparenté. On ne saurait donc me prêter le dessein de tirer gloire d'un ancêtre qui connut quelque renom.

Il est encore des contemporains du général Simon Castella qui se souviennent de cet homme de belle prestance, à la haute taille, aux fortes moustaches barrant un visage énergique, et qui fut, à Bulle notamment, un personnage très en vue. Certes, n'avait-il pas, une de ces fonctions officielles qui aident à créer un renom et ses titres de membre du Club alpin et de président de la Société d'agriculture ne suffisaient point à le hausser sur le pavois. Mais sa réputation de soldat loyal et brave, plusieurs fois blessé, de défenseur vaillant de causes malheureuses lui valut une renommée qui fut, hélas, sa seule fortune.

Au sein d'une population d'honnêtes marchands paisibles dont, naguère du moins, l'horizon intellectuel s'accommodeait fort bien, de limites un peu étriquées, la figure curieuse d'un soldat « qui a fait la guerre » est toujours la bienvenue. Elle évoque des dangers dont on se passe fort bien et excite ce goût du merveilleux et de l'épi-que qui sommeille dans l'esprit des plus placides bourgeois. Le général vivait donc au milieu de ses amis comme un

exemple d'autant plus respecté qu'il n'y avait aucune obligation de le suivre.

A une époque où, comme aujourd'hui d'ailleurs, les actions et les titres en portefeuille, plus que les actions d'éclat et les titres de gloire, suffisaient à asseoir une renommée, le général était un « type à part, » un peu dépayssé, un peu isolé au milieu d'un pays où ses qualités militaires demeuraient sans emploi. S'il tenta parfois, avec gaucherie peut-être, d'esquisser quelques entrechats sur le pont de danse de la politique, on sut, d'ordinaire, ne point lui en tenir rigueur. On voulut bien pardonner au soldat qu'il était, de ne pas avoir compris que la crânerie du combattant qui, poitrine découverte, s'offre aux coups sur un champ de bataille, n'assure pas forcément le succès quand on la déploie sur un terrain de lutte où cette audace peut devenir une maladresse, sans cesser, toutefois, d'être une qualité. D'ailleurs, ses convictions attestaient l'unité de son caractère et l'homme qui se battit, jadis, à Rome, pour la cause de la Papauté, ne pouvait pas se déjuger chez nous.

Généalogies. Première années.

Joseph-Boniface Castella, de Neirivue, père du général, naquit le 19 février 1796 et, le 20 janvier 1820, épousa Marie-Madeleine Thorin, de Villars-sous-Mont. Au début de sa carrière, il fut instituteur à la Tour-de-Trême, puis, en 1824, remplit les mêmes fonctions à Neirivue. Il eut 6 filles et un fils, Simon, le futur soldat.

Voici les noms de ses filles :

1. Marie.
2. Marie-Marguerite qui épousa un Clavel, de Dôle.
3. Elise, qui épousa Emile Albrecht, de Buhl (Grand duché de Bade) et habita Chicago.
4. Joséphine, femme de Joseph Morand, de Le Pâquier, domicilié à Chicago et dont les descendants seraient, à l'heure actuelle, chefs de l'importante fabrique de roues pour automobiles « Morand Brothers » South May Street, Chicago (Illinois).
5. Honorine, tuée dans un accident de voiture, près

de Montbarry, quelques années avant la mort du général.

6. Louise, qui fut modiste à Dijon.

Simon (le général) naquit le 12 octobre 1825 et fut baptisé le même jour.

Vers 1829, son père alla tenir « La Fleur de Lys » de Gruyères. C'est là que vécut désormais Simon.

Dans son enfance et sa première jeunesse, garçon intelligent, observateur curieux de savoir, il fut un gai luron. Il avait, nous dit Jaquet dans ses *Souvenirs d'un Gruyérien*, « autant de goût pour le plaisant que pour le sévère ». Son père, qui devint greffier du tribunal de Gruyères, se plaisait sans doute, en sa qualité d'ancien instituteur, à surveiller l'éducation de ce fils unique. Il lui fit faire quelques études au collège de Fribourg.

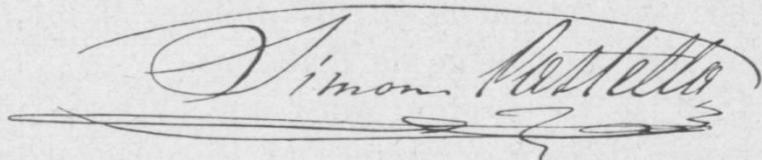
En 1843, le 13 octobre, ainsi que l'atteste une acte de bourgeoisie délivré à Simon par le conseil communal de Neirivue, le jeune homme alla habiter un certain temps Châtel-St-Denis.

Mêlé à la première tentative d'insurrection de Nicolas Carrard (nuit du 4-5 octobre 1850) il est incarcéré et passe l'hiver dans les prisons de Bulle, où il souffre à un tel point du froid que sa santé s'en ressent. Au début de février 1851, il aurait adressé à la Chambre d'accusation une demande de mise en liberté provisoire qui ne parvient, ni à cette instance ni au Procureur général¹. De guerre lasse, il s'évada en passant, dit-on, par des lieux mal odorants. Son évasion lui vaut une condamnation à 15 ans de bannissement du territoire suisse. Tout d'abord, il gagna Gruyères et se dissimule dans la Tour de Supplia-Barba où nul ne le découvre. A l'aide d'un passeport complaisamment rédigé, il se dirige vers Dijon puis s'occupe à St-Gingolph d'enrôlement pour l'armée pontificale. Cette activité

¹ A.E.F., Protocole criminel et correctionnel du Tribunal cantonal 1850-51. Séance du 24 II 1851, p. 51 de 1851, signé Frossard, président et Ch. Glasson, greffier: « S. C. prévenu politique... ayant prétendu avoir adressé à la Chambre d'accusation une demande de mise en liberté provisoire, il y a environ trois semaines, sans que cette pièce soit parvenue ni à son adresse, ni au Procureur général...»

étant interdite en Suisse, il se fait arrêter sur territoire valaisan. On l'emprisonne à Monthey d'où il s'évade en enfermant à sa place la fille du geôlier venue lui apporter sa pitance !

Le 18 juin 1852¹, il écrit à M. Pittet, président du Conseil d'Etat de Fribourg, une lettre datée d'Evian et postée à St-Gingolph. Il y exprime « son grand étonnement d'avoir été exclu de l'amnistie partielle décrétée par le Grand Conseil en sa dernière session » et « avant de s'éloigner de nouveau de son pays, supplie le Conseil d'Etat de bien vouloir lui accorder un sauf-conduit pour une quinzaine de jours ».



Signature de Simon Castella, figurant au bas de sa lettre du 18 juin 1852 à M. Pittet, président du Conseil d'Etat de Fribourg.

La lettre est renvoyée, le 21 juin, à la Direction de Police pour renseignement². Le 29 juin, sur préavis du 25 juin de M. Jacques Remy, préfet de la Gruyère, la Police propose le rejet de la demande « car il ne semble guère convenable d'accorder un sauf-conduit à un contumace ». Dans sa séance du 2 juillet, le Conseil d'Etat adopte les proposition de la Direction de Police³.

Peu après, nous retrouvons Simon à l'armée pontificale où il s'engage en 1852, déjà avec le grade de sous-lieute-

¹ Son adresse est alors: Poste restante, Evian (Savoye).

² A.E.F., Manual du Conseil d'Etat, 1852, p. 322.

³ Idem., p. 348 et Chemise du Conseil d'Etat, séance du 2 VII 1852. J'exprime ici toute ma gratitude à mon ami M. G. Corpataux archiviste, qui me permit d'élucider le mystère qui plaigna longtemps sur les motifs de l'incarcération de Simon Castella. Même des contemporains du Général ne surent me les indiquer. On me parla même de « fautes de service ». Il n'en fut rien, on le voit. Seul, le tempérament « batailleur » de Castella fut en cause. « Batailleur »... il est permis de l'être, surtout en un temps de troubles politiques et quand on va devenir plus tard: général ! Ainsi est réhabilitée la mémoire de Simon Castella. *(L'auteur.)*

nant. Il avait trouvé sa vraie vocation. Ce Gruyérien rêvant plaies et bosses, élevé dans la petite cité martiale de Gruyères à l'histoire hantée de belliqueux souvenirs et où plus d'un vétéran lui aura sans doute conté des récits



Le général Castella, commandant de brigade à l'armée de l'Est,
par J. Vittori (campagne de Ferpicloz).
(S. Glasson, phot., Bulle.)

fameux de la vie au « service étranger », se sentait appelé vers la vie militaire « ses grandeurs et ses servitudes ».

Il connut ainsi la vie de garnison, monotone parfois et parfois animée, dans les villes des Etats Pontificaux.

A de certaines heures, les soldats du Pape avaient, on

le sait, l'occasion de faire le coup de feu contre les brigands et, au soir de sa vie, dans sa retraite bulloise, le général montrait avec fierté à ses amis, les poignards, les stylets, les gourdins, enlevés aux bandits.

Le jeune officier, qui était aussi un chercheur et un curieux, passait une partie de ses loisirs à compléter son savoir par la lecture et l'observation.

J'ai la bonne fortune de posséder un des cahiers où il notait ses impressions, ses souvenirs et conservait des coupures de journaux. Comme les événements qui y sont relatés se situent, chronologiquement, dans la phase de sa vie que je retrace ici, je me permets de citer quelques extraits de ce cahier de notes qui fit de moi, en un soir d'émotion, le confident de mon héros.

« 1 octobre 1857. Rimini. Monsieur le major de Courten m'ayant fait connaître que le sergent B... était condamné à six jours de prison pour avoir eu maille à partir avec les nommés S. et W., j'ai protesté contre une pareille mesure attendu qu'elle ne me paraissait pas conforme à la justice. De là, il s'ensuivit un échange de paroles amères. Hélas, j'ai le malheur de m'abandonner trop facilement à mon premier mouvement. Cela me fera du tort. »

(Castella ne pressent-il pas, à cette heure déjà, les déboires que son tempérament lui réservera, plus tard, dans la vie politique ?)

« 14 octobre 1857. Il ne s'est rien passé de neuf, si ce n'est le soir du 4. Je fus envoyé à la poursuite de trois déserteurs. M.M. et J. mauvais soldats. (Cette poursuite conduit Castella sur le territoire de la République de Saint-Marin où il sollicite l'appui de la gendarmerie. Il trace un portrait du marquis de Tassini, général de la République, qui exprime le désir de voir son état minuscule représenté en Suisse.) Plus loin, il parle d'une partie de jeu où il gagna. Puis, le 21 octobre, c'est une promenade militaire fort gaie, au Paradiso, près de Rimini. « Je régale la compagnie, écrit-il. M. Koller et moi, nous fîmes de la musique en tête de la compagnie. »

(Le même jour, piquant contraste, il reçoit une lettre de 48 jours d'arrêts de M. le Lieutenant-colonel de Gady pour n'avoir pas écrit de sa main un rapport de service.)

Vie de garnison, petites joies, petits ennuis, tout le train-train du métier... Castella est un soldat. Il a la philosophie sereine et la consolation facile. Nourri dans le sérap, il en connaît les détours.

Mais, en 1860, les notes du cahier deviennent rares et brèves. Un orage se prépare. 1860 ! Ce sera : Castelfidardo et ce sera : Ancône.

Simon Castella, nommé lieutenant de 2^e classe le 1^{er} mars 1854, lieutenant de 1^{re} classe en octobre de la même année, est, en ce moment, capitaine de 2^e classe depuis le 1^{er} janvier 1856.

« Le 8 juillet, dit le carnet, le général de La Moricière arrive à Rimini et, le 10, la garnison part avec ses effets de campement. »

C'est la guerre... le capitaine Castella va donner toute la mesure de sa valeur.

Castelfidardo et Ancône.

Quelques mots rappelleront ici les événements qui troublaient alors l'Italie. Aidé par Cavour, Garibaldi organise, en 1860, un corps de 1000 combattants surnommés : les « Chemises rouges », et qui se donne pour tâche de soutenir les Siciliens révoltés contre François II roi des Deux Siciles. Rapidement renforcés par de nombreux volontaires gênois et des révoltés siciliens, les « Mille » débarquent, le 13 mai 1860, à Marsala. Palerme tombe le 6 juin et Messine, le 28 juillet. La Sicile prise, Garibaldi, aidé par un soulèvement général, entre, le 19 août, dans les Etats napolitains et, le 7 septembre, arrive à Naples où il proclame roi Victor-Emmanuel. Mais, sur le Volturne, François II, qui dispose encore de forces importantes, ne renonce pas à la lutte. Le 2 septembre, Garibaldi, aidé par Victor-Emmanuel, le bat à Capoue. François II est ensuite bloqué dans Gaète par un siège de 3 mois qui s'achève le 13 février 1861.

L'armée victorieuse s'en prend alors aux Etats ponti-

ficaux. Elle occupe les Marches et l'Ombrie, provinces de l'Eglise révoltées contre le Pape et qui, après avoir voté leur annexion au Piémont, réclament le secours de Victor-Emmanuel. C'est en tentant de barrer le passage aux Sardes, que l'armée pontificale est vaincue à Castelfidardo et doit capituler à Ancône.

Castelfidardo. Alors que le général sarde Fanti prenait Pérouse avec le corps della Rocca, le général Cialdini, en tournant Ancône, marchait de Pesaro et Urbino sur Macerata où se trouvaient le général de La Moricière et l'armée pontificale. Etablis à Osino, les Sardes barraient aux Pontificaux l'accès d'Ancône.

Le 17 septembre, La Moricière, à la tête de 10 000 hommes qui vont se mesurer à 35 000 Piémontais, arrive à Lorette. Il y est rejoint par son chef d'état-major, Pimodan (qui, notons-le, fit ses études à Fribourg). Les Piémontais occupent des collines en demi-cercle auxquelles se rattache un monticule dominant Lorette et que couronne le gros village de Castelfidardo. Ainsi ont-ils l'avantage du nombre et celui de la position.

La Moricière, qui veut gagner Ancône où l'attendent des renforts promis par le cardinal Antonielli, cherche à percer les lignes ennemis en direction d'Orsino. Son armée tente, le 18, cet audacieux coup de boutoir. Comme elle est formée d'éléments disparates (elle compte même 4000 Italiens qui vont combattre des compatriotes, ce qui modérera leur élan), La Moricière engage successivement ses différents corps. Les Franco-Belges marchent les premiers, suivis des Allemands, des Suisses et des Italiens.

Le combat est particulièrement violent près d'une ferme bâtie sur les pentes d'une colline et que le 1^{er} bataillon de chasseurs attaque après une course de 500 mètres en terrain découvert, sous le feu de l'ennemi. Vers 10 h. du matin, un corps piémontais est défait au pied de la colline de Castelfidardo où les Suisses (Castella est avec eux) s'installent et subissent un feu violent.

L'armée pontificale, pourtant, se désagrège. Des trai-

tres et des affolés, mêlés à ses rangs, tentent d'y semer la panique. Privé de son artillerie et comprenant qu'une retraite sur Ancône est son seul salut, La Moricière cherche à rompre le combat. Mais la mêlée, où l'on s'aborde à coup de couteaux et de bayonnettes, est furieuse ; l'ordre du général n'atteint que peu d'hommes. La Moricière réussit toutefois à gagner Ancône, après avoir perdu, en plus de nombreux morts, 600 prisonniers dont 30 officiers, 6 canons, ses bagages et un drapeau. Pimodan, frappé alors qu'il se trouvait au milieu des Suisses, meurt de ses blessures.

Le siège d'Ancône commence immédiatement. Prise sous le feu de la flotte de l'amiral Persano, la place répond avec vigueur et cible de projectiles le vaisseau « Carlo-Alberto ». Mais, dès le 24, l'armée Fanti, qui, victorieuse à Pérouse, a franchi les Appenins, occupe les hauteurs dominant la ville. Le 25, son avant-garde débouche à Falconera et tient les pentes du Montagnolo. Le 28 à midi, l'attaque générale se déclanche, vigoureusement appuyée par le tir de l'escadre qui prend sous son feu les batteries du Môle et de la Lanterne. Une brèche de 500 mètres est ouverte dans l'enceinte. C'est alors que La Moricière, pour éviter un inutile carnage, demande à capituler. Le 29, toute la place, ainsi que son armement, tombe aux mains des Piémontais. La Moricière, accueilli avec déférence à bord du vaisseau amiral, est autorisé à rentrer en France.

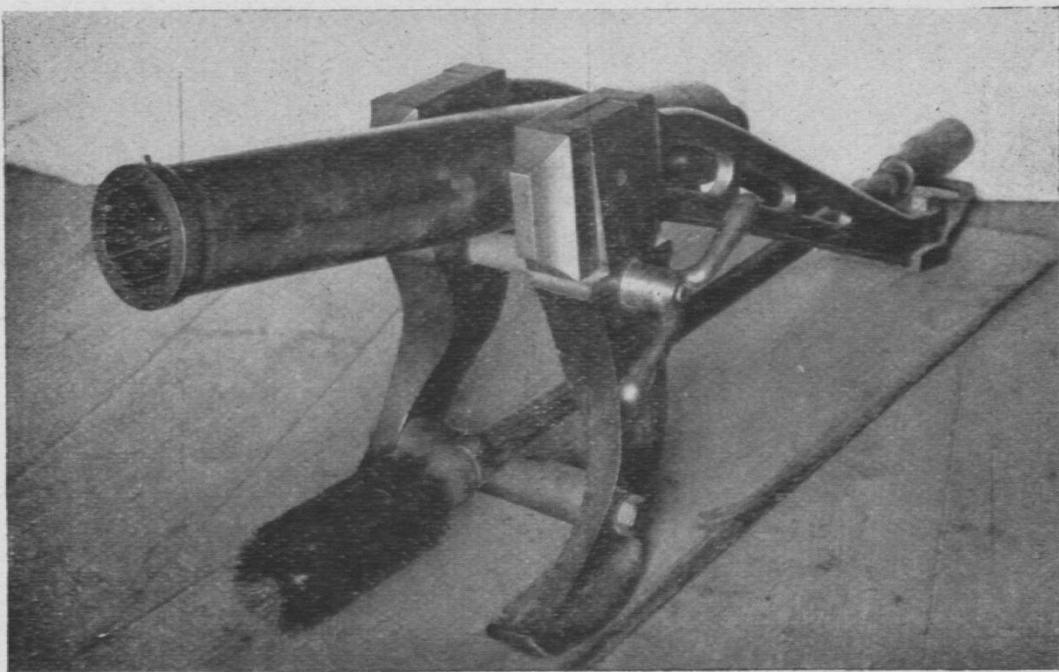
Le siège d'Ancône permit au capitaine Castella de mettre en relief ses qualités militaires. Il commandait le dépôt du 1^{er} étranger renforcé d'un petit détachement.

La Moricière ayant eu à se plaindre de la manière dont, pendant deux jours, les compagnies étrangères avaient fait leur service en ville, voulut les remplacer à la garde des remparts.

« Le capitaine Castella, dit-il dans ses mémoires, officier très brave et très dévoué, était blessé de ma méfiance. Pour éprouver ses soldats, il me proposa d'enlever, une heure avant le jour, l'extrémité du village de Pietra della

Croce qui nous avait été prise la veille au soir. Il attaqua les Piémontais, mais ses soldats, après avoir tiré, se retirèrent en désordre. Sans le dévouement de 3 ou 4 hommes sûrs qu'il avait emmenés avec lui, Castella eut été pris. » Et, ailleurs, évoquant la figure de notre compatriote, La Moricière dit également: « Heureusement que Castella est un brave et qu'on peut compter sur lui ».

En 1879, le général Castella, qui avait le très légitime



Mortier de campagne, offert par Don Carlos.
(S. Glasson, phot. Bulle.)

souci de son honneur, eut l'occasion d'écrire dans un article de polémique où il faisait allusion à sa carrière militaire: « Je suis l'officier le mieux mentionné de toute l'armée pontificale dans le rapport du général La Moricière. » Nous verrons, en le suivant au cours de ses compagnes, qu'une telle appréciation ne devait pas être exagérée.

Le triste souvenir des revers de Castelfidardo et d'Ancone n'altéra pas la fidélité du capitaine Simon Castella à la cause du Saint-Siège. Comme ses compagnons d'armes, il gardait l'espoir de la revanche. Il devait la connaître à Mentana.

Promu major, le 10 mars 1867, il fut incorporé au bataillon de carabiniers, placé sous les ordres du lieutenant-colonel Jeannerat et du major Castella. Ce bataillon avait un effectif de 1208 hommes dont 838 tenaient garnison à Rome et 370 à Velletri et Comaria.

Mentana. Pendant la 2^e République (24 février 1848-2 décembre 1852) l'Assemblée constituante de Paris envoya une petite armée dans les Etats pontificaux pour y réprimer un soulèvement qui avait contraint Pie IX à quitter Rome. En 1864, Napoléon signa avec Victor-Emmanuel la « Convention de septembre » par laquelle ce dernier s'engageait « à ne pas attaquer le territoire pontifical et à empêcher, même par la force, toute attaque venant de l'extérieur contre ce territoire ». La France décida alors de retirer les troupes occupant Rome. Garibaldi n'attendait que ce départ pour tenter un coup de main contre la capitale des Etats pontificaux. Arrêté à deux reprises par la police, il ne renonça pas à son projet. Soutenu par le peuple, il vit arriver des milliers de volontaires au cri de « Rome capitale ! » En 1867, déjouant toute surveillance, il entra en territoire romain. Napoléon III fit réoccuper Rome par une brigade. Elle entra en ville le 30 octobre. L'heure était grave : déjà des éléments de l'armée piémontaise franchissaient la frontière du côté de Viterbe.

Décidée à une prompte et vigoureuse action, l'armée pontificale et la brigade française se concentrent autour de Mentana. Elles quittent Rome, pleines d'enthousiasme, dans la nuit du samedi au dimanche 3 novembre, sous une grosse pluie, en suivant la voie Nomentane. Le général de Paulhès assure le commandement des renforts français.

10 000 Piémontais occupent un plateau oblong à 1 km. de Mentana et Monte-Rotondo et la bataille va se dérouler dans une région couverte d'oliviers et de vignes où se dissimulent les tirailleurs garibaldiens.

La fusillade commence à midi, et, bientôt, sur plusieurs kilomètres de front, une attaque générale se déclanche.

Arrêtés un moment devant la Vigna Santucci — une métairie entourée de vignes et d'où part une violente fusillade — les zouaves l'enlèvent de haute lutte. On y installe l'artillerie. En même temps s'engage à Mentana un furieux combat de rues. C'est le moment psychologique du combat, celui où l'arrivée en ligne des réserves va provoquer la décision. Vers 3 h. ½ le détachement français entre en action en exécutant cinq salves de mousqueterie. C'est la première fois que le nouveau fusil: le « chassepot » est employé sur un champ de bataille. Il sème la terreur dans les rangs ennemis. « Les chassepots ont fait merveille. » Cette phrase, officiellement prononcée après Mentana, entrera dans l'histoire.

Vers la nuit le combat s'arrête et, le 4 novembre, Pontificaux et Français entrent dans Monte-Rotondo que les soldats de Paulhès s'empressent d'appeler en déifiant ce mot à l'ennemi: « Montre ton dos » ! Les Garibaldiens ont perdu 6 à 700 morts, 1000 blessés, 3000 prisonniers, 6000 fusils. Rome couvre de fleurs l'armée victorieuse.

Le major Castella, qui était, nous l'avons vu, aux Carabiniers suisses, prit une part très active à la bataille. A l'attaque du château de Mentana, il reçut une balle à la jambe et son cheval fut frappé de trois projectiles. Plusieurs de ses hommes tombèrent blessés à ses côtés. Pie IX lui rendit visite à l'hôpital et lui remit la médaille de Mentana.

Le 26 février 1868, par décret du ministre des armes de Sa Sainteté, le bataillon de carabiniers suisses, jusqu'alors formé de 8 compagnies et d'un dépôt, fut transformé en un régiment de 2 bataillons à 6 compagnies et prit le nom de « Régiment des carabiniers étrangers ». Le colonel Jeannerat en reçut le commandement.

Le bataillon de Mentana fut une des seules victoires que, dans sa longue carrière, connut Simon Castella. Trois ans plus tard, il devait prendre part à l'ultime rencontre entre les soldats pontificaux et les troupes piémontaises, en défendant un des secteurs des fortifications de Rome, le 20 septembre 1870.

Rome. L'occupation de Rome par les Français dura trois ans, jusqu'en août 1870. A ce moment, la France, aux prises avec la Prusse, rappela sa brigade romaine et le gouvernement italien profita de ce départ pour s'emparer de Rome. Un ultimatum fut adressé au pape Pie IX qui, fort de son bon droit, refusa la capitulation. Le 18 septembre, 60 000 Piémontais, commandés par le général Cadorna, investissent la ville. Par deux fois, Cadorna envoie un parlementaire au général Kanzler, ministre des armes de Sa Sainteté et chef de l'armée. Par deux fois, Kanzler répond qu'il ne cédera qu'à la force.

La place, commandée par le général Zappi, a une garnison de 8000 hommes. Le 20 septembre, à 5 h. du matin, l'artillerie assiégeante ouvre le feu. Elle tire sur les forts, le Transtévère, St-Jean de Latran, les Porta Pia et Salcera et derrière le Quirinal. Le siège dure jusque vers 10 h. du matin. C'est l'heure où le Pape, apprenant qu'une brèche est faite dans l'enceinte fortifiée, juge que toute résistance est vaine et, pour éviter un massacre, se décide à capituler. Le pouvoir temporel a pris fin.

Simon Castella, nommé lieutenant-colonel, le 23 février 1868, joua dans la défense de Rome un rôle très remarqué. Notons qu'au moment où la situation politique s'aggrava, il était en congé à Bulle qu'il quitta en toute hâte pour rejoindre son poste.

Durant le siège, il commanda le 1^{er} secteur de la III^e zone de défense, de la Porta Pia à la Porte Majeure. Ses troupes: de la ligne, des zouaves, des carabiniers, tenaient les positions de la Porta Pia, de Maccao, des Tre-Archi et de la Porte Majeure. Les premiers coups de feu, tirés à 5 h. du matin, furent dirigés contre les Tre-Archi, viaduc formé de trois grandes arches et où passait la voie ferrée. L'effort de l'assiégeant fut particulièrement vigoureux contre les Tre-Archi. Cette position défavorable — elle était dominée par celle de San-Lorenzo — servait de point de mire à 3 batteries piémontaises. Les défenseurs ne pouvaient leur opposer que le feu de 3 canons. Le poste d'ob-

servation du lieutenant-colonel Castella fut même démolie par les boulets et l'officier, blessé par des éclats de pierre. Ce n'est que vers 10 h. qu'il dut, sur un ordre formel, cesser le feu.

Un parent de Simon Castella a même conté un fait ayant trait à cette défense et qui souligne bien le caractère bouillant de notre valeureux compatriote. A un certain moment, Castella aurait, de sa propre initiative, effectué une sortie et bousculé vivement l'adversaire. Cette décision, trop hardie peut-être, car son échec aurait pu compromettre la défense du secteur, valut à son auteur quelques jours d'arrêts.

Ainsi, à Rome, comme à Castelfidardo, à Ancône, à Mentana, Simon Castella servit avec une belle vaillance la cause du Saint-Siège. Le général Kanzler l'appela même: Le Bayard de ses officiers.

Après la prise de Rome, les soldats prisonniers demeurèrent deux jours dans la ville. On les embarqua ensuite de nuit à Civitta-Veccchia pour Gênes. Castella quitta cette ville à bord de la frégate française « Orénoque ». De Gênes, où ils furent parqués sept jours dans un fort, les Suisses rentrèrent au pays par voie ferrée jusqu'à Locarno.

Armée de l'Est 1871. A son retour de Rome, Simon Castella séjourna quelques temps à Fribourg. Il ne s'y attarde pas. Le canon tonne de l'autre côté du Jura et cette voix, à lui familière, attire l'infatigable soldat. La France est en danger et Castella, qui souffre encore des blessures reçues au siège de Rome — il le confie dans une lettre — va s' enrôler sous le drapeau français. Là-bas, en pleine mêlée, il retrouvera peut-être quelques camarades de Rome, officiers des troupes pontificales ou de la brigade de Paulhès qui fit faire « merveille » aux chassepots de Mentana. Et il va se battre pour une cause à son cœur d'autant plus chère qu'elle est plus désespérée.

A son arrivée en France, il reçoit l'ordre de se mettre à la disposition de l'Armée de l'Est en formation et qui a pour mission d'agir sur les lignes de communication des

forces allemandes et de contraindre l'ennemi à lever le siège de Belfort. Bourbaki la commande. On sait que cette



Sabre, épée, képi, cordon de l'Ordre d'Isabelle la catholique.
(S. Glasson, phot., Bulle.)

armée, après une vaine attaque contre les lignes d'Héricourt, barrière dressée pour couvrir l'armée assiégeante de Belfort, dut battre en retraite et se réfugier en Suisse.

Le lieutenant-colonel Castella est fort bien accueilli par le gouvernement que préside Gambetta. On a confiance dans ce soldat qu'auréole une réputation de courage et de fidélité et qui porte sur sa poitrine les ordres de Pie IX, de Grégoire le Grand, de St-Georges de Naples, les médailles de Castelfidardo et de Mentana. Un de ses contemporains, qui en fut l'ami, nous confia même, sans pouvoir nous donner de précisions, que Simon Castella fut chargé un temps d'une mission spéciale.

Nommé général, à titre provisoire, il est attaché au 24^e corps d'armée que commande, au 18 décembre, le général de Bressoles auquel succède le général Thibaudin (dit: Comagny, en souvenir d'un nom d'emprunt qui lui permit de s'évader d'Allemagne.) Castella est mis à la tête de la 1^{re} brigade de la 1^{re} division (général d'Ariès). Cette brigade, placée auparavant sous les ordres du colonel Millot et du lieutenant-colonel des Veaux du Lyf, comprend le 16^e bataillon de marche de chasseurs (chef de bataillon Huguet) le 63^e régiment de marche (lieutenant-colonel des Veaux du Lyf) formé des 4^e bataillons de 78^e, 84^e et 85^e de ligne.

Ces troupes sont composées d'hommes levés en hâte, mal équipés, épuisés par des mois de campagne, et lassés de se battre au milieu des neiges du très rigoureux hiver de 1870-71. Les nombreuses lacunes des services de l'intendance aggravaient encore leur démoralisation. S'il y eut parmi elles des héros, il y eut, hélas, un très grand nombre de découragés, d'hommes physiquement affaiblis qui diminuaient dangereusement la valeur des unités et n'attaquaient qu'une occasion propice de lâcher pied. Castella allait en faire la douloureuse expérience.

Le 25 janvier 1871, la division Thibaudin marchait sur le Russey et Morteau; la division d'Ariès se porta sur Sarvins et Lanan. Sans avoir combattu, elle était déjà réduite au delà de toute expression. On cite un bataillon de mobiles, parti le 3 janvier de Besançon à l'effectif de 1100 hommes, et qui, le 26, n'en avait plus que 45 !

Or, le 26 au matin, le général Bressoles donne l'ordre à d'Ariès de marcher sur Cuisance et de reprendre le défilé de Pont-les-Moulins, à l'est de Beaune. Une batterie de réserve, partie d'Aissey, devait appuyer le mouvement. D'Ariès chargea le général Castella d'opérer l'attaque. Hélas, au premier contact avec l'ennemi, la légion du Rhône et des fractions du 63^e de marche lâchent pied.

Le sort de Simon Castella est lié désormais au sort de la malheureuse armée de l'Est. Castella demeure à l'arrière-garde, poste périlleux dans une retraite, et perd tous ses effets dans la débâcle. Il entre en Suisse avec les troupes qui, n'ayant pu pénétrer par les Verrières, ont glissé le long de la frontière pour entrer chez nous par Jougne, Vallorbe, Ballaigues. Par suite, semble-t-il, d'un malentendu, les officiers français sont invités à déposer leurs épées. Castella doit à sa nationalité suisse de garder la sienne.

Durant sa période d'internement il habite à Bulle, l'immeuble où se trouve l'Agence agricole Barras.

La France a conservé le souvenir de ce soldat étranger qui la servit si bien. En avril 1871, le général Le Flô, ministre de la Guerre, lui adressa une lettre de remerciements et le comte de Chambord lui exprima aussi sa gratitude. Notons ici que le général Castella conserva toujours de bonnes relations avec le comte de Chambord qui lui offrit même, à titre de cadeau d'amitié, un calepin dont se servit Marie-Antoinette dans la prison du Temple. On raconte qu'en 1873, quand il apprit l'échec de la tentative de restauration monarchique à laquelle participa le comte de Chambord, il connut une des plus violentes colères de sa vie.

La guerre finie, le général eut juste le temps de faire une brève apparition sur la scène politique. Insuffisamment connu, il essuya un échec aux élections du Grand Conseil, le 3 décembre 1871. Bien qu'il eût retiré sa candidature au cours d'une séance du 23 novembre, 136 électeurs lui donnèrent leur voix.

Ce mécompte n'atténua pas l'humeur belliqueuse du général. Malgré ses quarante-six ans, il se sentait encore

assez vigoureux pour marcher au canon. Ainsi allons-nous le retrouver en 1873, dans l'armée de Don Carlos, en Espagne. Ce soldat de race ne tolérait pas qu'on se battît quelque part en Europe, sans qu'il fût là pour croiser le fer.

La campagne carliste.

On se souviendra ici que les différends, nés de ce qu'on a nommé: le Carlisme, remontent à 1830, environ, et eurent pour origine une question de droit successoral: l'application à l'Espagne, ou du droit public espagnol admettant la succession des femmes à la Couronne (thèse soutenue par Ferdinand VII, dans sa Pragmatique du 29 mars 1830) ou de la loi salique qui excluait cette succession (thèse de Don Carlos, frère puiné de Ferdinand VII). Le Carlisme avait déjà provoqué une première guerre qui prit fin en 1839.

Il subit ensuite une éclipse et se réveilla en 1868 quand la reine Isabelle laissa le trône vacant. A ce moment, le frère de Don Carlos V, Don Juan, disqualifié par ses écarts de conduite abdiqua en faveur de Don Carlos VII, âgé de vingt ans. Don Carlos VII lança d'abord une proclamation platonique au peuple d'Espagne et attendit trois ans avant de passer aux actes, en 1872. Jusqu'alors, il s'était tenu à l'écart en France, déjouant les recherches de la police de Thiers qui avait lancé contre lui un mandat d'expulsion.

Il séjourna près de Bayonne où Simon Castella eut l'occasion de le voir en secret, en compagnie des généraux Velasco, Carazza, Peralta, du chanoine de Monterollo, député aux Cortès.

Quand Don Carlos passa en Espagne pour se mettre à la tête de ses troupes, Castella, qui avait recueilli de l'argent en Suisse pour soutenir la cause carliste, s'empressa de le rejoindre pour lui offrir l'aide de son épée. Dans son opuscule: *Une visite à Don Carlos*¹, notre compatriote narre

¹ Général DE CASTELLA, *Une visite à Don Carlos. Impressions de voyage*. Montauban 1874. — C'est une des rares fois où le général fait précéder son nom de la particule. Don Carlos ayant anobli Castella, nous pensons que l'auteur, par courtoisie, a voulu ici le rappeler discrètement.

avec humour et verve le voyage, fertile en aventures, qui le conduit de Bayonne à la zone de guerre. Il venait de Fribourg. Sitôt franchie la frontière espagnole, il dut ruser pour éviter de tomber dans les embûches tendues par les soldats du général gouvernemental Morionès dont les postes surveillaient tous les passages.

Simon Castella passa par la vallée de Bastan, les villages d'Elizonero, de St-Estevan, de Sabetto et d'Erazun. Ici, l'alcade lui dit ainsi qu'à ses compagnons: *Senores caballeros, malas notizias !* Mauvaises nouvelles ! En effet, Morionès, qui se replie de Torlosa sur Pampelune, a lancé une colonne vers Erazun.

Le général continue sa route vers Batellu et, près du village d'Amesteque, rencontre l'Infant Don Juan, père du prétendant Don Carlos, le comte de St-Victor, député, M. Laborde, de Biarritz et le général Sabello, d'anciens camarades qui, à Rome, furent faits prisonniers avec lui.

A Durango, où il se rend ensuite, a lieu sa première entrevue avec Don Carlos sur le sol espagnol.

Le roi, très élégant, porte l'uniforme de campagne, pantalon garance, bottes à l'écuyère, tunique, dolman bleu ciel. Il est décoré des ordres de la Toison d'or et de Charles III et coiffé de la « boina », le béret basque.

Don Carlos, s'adressant au général Castella lui dit, en faisant allusion à sa visite clandestine à Bayonne: « Général, je suis charmé de vous voir et un peu moins mystérieusement que l'an passé. » Castella lui répond: « Et moi, Sire, je suis heureux de pouvoir saluer le roi légitime d'Espagne dans son royaume qui ne tardera pas à lui être rendu. » Suit un cordial repas au cours duquel Don Carlos parla de sa femme, la reine Margarita et de ses enfants demeurés à Bordeaux et que Castella avait eu l'occasion de voir à la villa du Bocage, près de Genève.

Le général Castella ne reçut pas à l'armée carliste, le commandement d'une troupe. Il fut attaché à l'état-major du prétendant. La jalousie de certains officiers ne fut, croit-on, pas étrangère à cette mesure. A la fin de sa vie,

le général confia même à ses amis qu'il craignit parfois d'être assassiné par des jaloux.

Bien qu'il ne fut pas en contact direct avec la troupe, il connut néanmoins toutes les fatigues de la vie en campa-



Propriété de l'auteur.
Photo remise par M^{me} Gretener, Lausanne.

gne et maintes privations. En racontant plus tard ses souvenirs de guerre, il disait qu'en Espagne « il ne s'était souvent nourri que d'oignons et de ce gros vin espagnol qui l'avait souvent tiré d'embarras ».

L'armée carliste n'était point une troupe indisciplinée ni une guérilla. Elle comprenait 33 bataillons assez bien

équipés et armés malgré les faibles ressources financières du parti carliste. Le soldat était très sobre, très endurant, marcheur infatigable. Tous les bagages étaient portés à dos de mulet. L'artillerie et la cavalerie étaient toutefois insuffisamment nombreuses. L'armée avait à sa tête le général Elio, un vétéran septuagénaire, prudent, impassible, aux mœurs très simples.

Elle connut des victoires et des revers. Don Alphonse pénétra en Catalogne et Don Carlos lui-même entra en Navarre. L'anarchie croissante de l'Espagne favorisa, d'ailleurs, le Carlisme. Le 10 février 1873, Amédée abdiqua et la République fut proclamée à Madrid.

A ce moment, Don Carlos aurait pu réaliser ses projets. Mais impuissant, peut-être, à attirer ses soldats loin des montagnes natales ou endormi dans les faciles jouissances de sa royaute provinciale, il s'éternisa à guerroyer dans le nord sans profiter, ni de la défaite de Morionès à Somerstro, ni du siège victorieux de Bilbao, ni de l'impuissance du maréchal Serrano nommé dictateur.

Lassée par tant de luttes, l'Espagne appelait une monarchie constitutionnelle. Des intrigues internationales entrèrent en jeu, mettant en conflit le point de vue de la France et celui de l'Allemagne. Serrano, imprudemment éloigné de Madrid sur le conseil du prince de Hatzfeld, ambassadeur d'Allemagne, confie le gouvernement au général Primo de Rivera. Le maréchal Martinez Campo en profite pour rejoindre à Sagonte la brigade Daban et proclamer devant elle Alphonse XIII, roi. Tout le reste de l'armée se rallie au nouveau souverain ; l'Espagne ayant enfin un chef, le mouvement carliste perd toute signification et l'armée du prétendant se désagrège. Don Carlos lui-même, le comte de Caserte et de nombreux officiers passent la frontière.

Mais l'heure a sonné, pour le général Castella, de finir en beauté sa carrière militaire. Il se met lui-même à la tête d'une dizaine de bataillons demeurés fidèles, harangue ses hommes et leur montre qu'avant de déposer les armes, il

importe encore de sauver l'honneur. Sa parole galvanise la troupe et, pendant toute une journée, près de Véra, sous les ordres de Simon Castella, les débris de l'armée carliste tiennent en échec l'armée d'Alphonse XII; puis elles passent la frontière franco-espagnole. Castella, qui a servi la France, peut garder son épée.

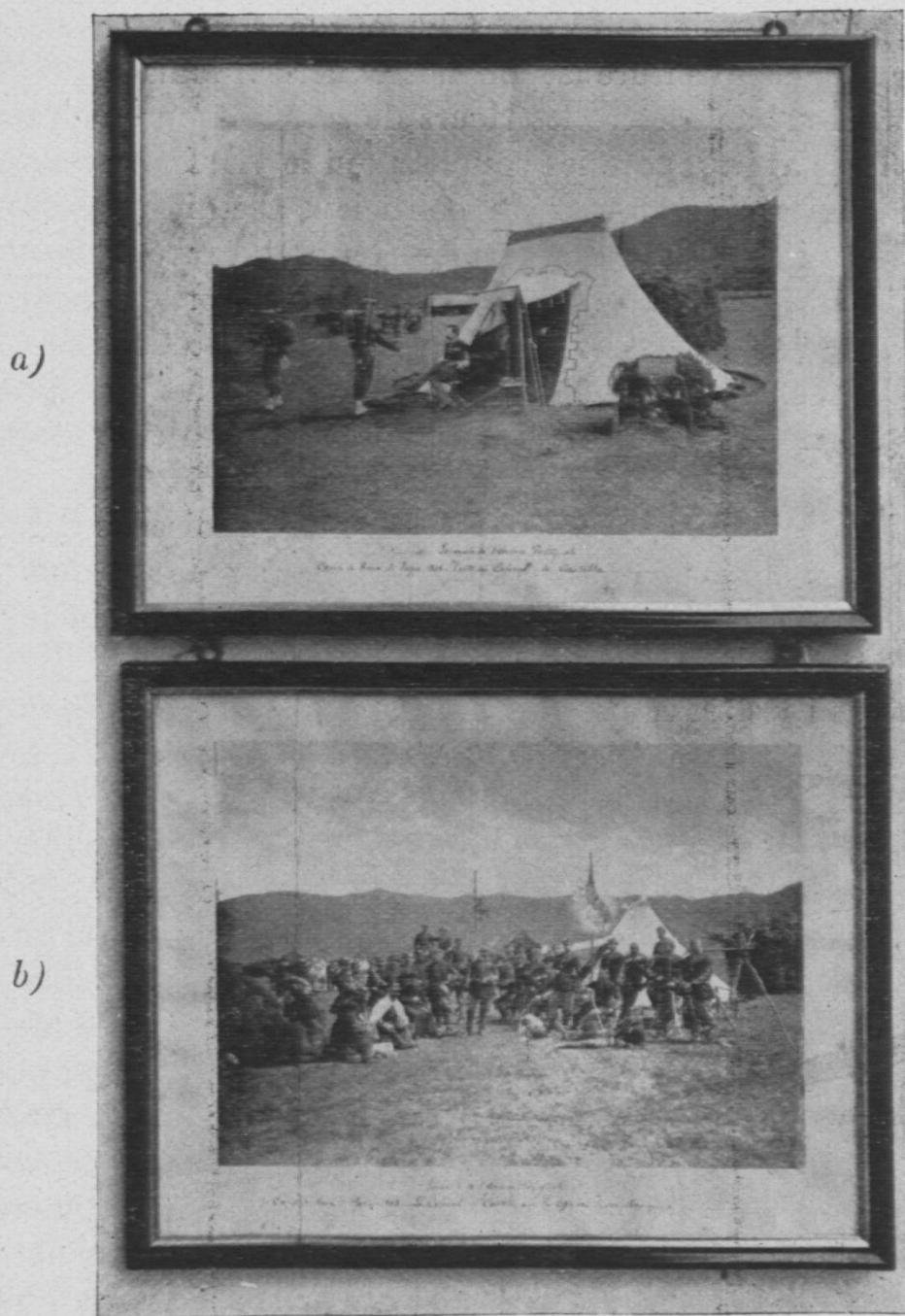
Don Carlos apprécia à sa juste valeur le dévouement de son ami. Il le créa même comte. Comme, à cette occasion, le général devait changer de nom, Don Carlos le mit à l'aise en lui disant: Gardez le vôtre, il est bien beau.

Cette amitié ne s'acheva pas avec la guerre. Don Carlos, qui eût peut-être assuré la fortune militaire du général si les événements avaient favorisé ses desseins, garda le souvenir de celui qui, à Véra, avait sauvé l'honneur des armes carlistes. Il correspondait avec lui et lui confia la garde d'un canon, du fameux « canon de Don Carlos » dont parlent encore bien des Gruyériens et qui se trouve dans la propriété de Ferpicloz, entre La Tour de Trême et Gruyères.

Ce canon, offert à Don Carlos, au cours de la guerre, par des amis d'Italie fut adressé à l'épouse du prétendant qui, sous le nom de: duchesse de Madrid résidait, on l'a dit, à Genève. Au nom de la neutralité helvétique, le gouvernement genevois séquestra la pièce, le 27 janvier 1873. Le Conseil fédéral intervint dans l'affaire qui traîna en longueur. Elle ne fut, en effet, liquidée que le 6 août 1880 par un décret qui autorisa la remise du canon au général Castella.

Par une lettre autographe de Don Carlos (lettre qui est actuellement aux mains d'une famille de Bulle) le général avait reçu du prétendant la prière de prendre soin de ce canon. D'accord avec son époux, la duchesse de Madrid lui offrit la pièce en souvenir.

Retour au pays. Voyages. Dernières années. Avec la campagne carliste s'acheva la carrière militaire de Simon Castella. Il rentra au pays où l'attendaient bien des déboires. Quand l'occasion se présentait, il se lançait dans la politi-



Souvenir de l'Armée pontificale, camp de Rocca di Papa 1868

- a)* la tente du Colonel Castella,
- b)* le Colonel et les officiers de son régiment.

(S. Glasson, phot., Bulle.)

que avec la fougue d'un soldat qui avait vu le feu. Il batailla par la parole et la plume, s'échauffa, invectiva, se fit des ennemis. Un poète de l'époque, parodiant une chanson auvergnate, lui décocha un jour une série interminable de

refrains d'une plaisanterie assez lourde et qui devaient railler la vie aventureuse de notre héros. Mais Castella savait lui-même mettre les rieurs de son côté en chantant de sa belle voix sonore les couplets qui le visaient. Non, le brave général n'était pas un politicien. C'était un soldat « une manière de condottière bon enfant égaré dans un siècle prosaïque », ainsi que le disait, avec esprit, le comte Remacle¹, sous-préfet de Bayonne à l'époque du Carlisme.

Un soldat, oui ; tout simplement un soldat qui lutta pour des causes malheureuses et portait avec fierté sur sa tunique des décorations chèrement payées. A Bulle, où il habita l'immeuble Morard, celui de mesdemoiselles Remy et, au moment de sa mort, la maison Sottaz, il s'occupa à lire, à écrire, à donner des leçons d'escrime pour gagner sa pauvre vie.

Parmi les travaux qu'il publia, on peut citer *Les derniers jours du Siège d'Ancône*, *Lettre sur l'Espagne*, 1872, *Les motifs stratégiques pour relier directement Fribourg à la route de Boltigen*. Remarquons, au sujet de cette brochure, publiée en 1878, intéressante étude où est envisagée l'hypothèse d'une bataille engagée sur le plateau suisse, que Simon Castella aimait beaucoup à parcourir nos montagnes fribourgeoises et villégiaturait souvent au chalet du Praz. Ce soldat-alpiniste, membre du Club alpin et de la Société géographique de Paris, s'intéressait avec passion aux problèmes ayant trait à la guerre en montagne. Sa *Lettre sur l'armée suisse*, publiée le 4 avril 1885, quelques mois avant sa mort, répondait à une brochure de J. Sandoz, de Neuchâtel qui mettait en doute l'utilité de notre armée. Castella s'exprimait comme on pouvait l'attendre d'un patriote qui avait vécu la guerre. En 1877, il fit paraître un opuscule : *Quelques mots sur les fortifications en Suisse* et lança notamment l'idée originale de faire prélever dix centimes sur

¹ Auteur d'un article *Le Carlisme*, « Revue des Deux Mondes », novembre-décembre 1899. Il fut sous-préfet de Bayonne de 1875 à 1877, puis préfet des Basses-Pyrénées.

tout billet de chemin de fer, en faveur d'un fonds destiné aux fortifications.

Il écrivit aussi des pamphlets politiques, des bluettes, des poésies de circonstances : *La soupe des enfants pauvres*, *La Pétition des petits oiseaux*, vers sans prétention, dits dans les soirées de sociétés, ou publiés dans la presse locale et qui témoignaient de la bonté de cœur du vétéran. Les questions agricoles l'intéressaient aussi et il fut président de la Société d'agriculture.

Il voyagea beaucoup. Il alla même jusqu'en Louisiane rechercher une concession de terrain appartenant à une famille de sa connaissance. Les recherches n'aboutirent pas. Passant à Montréal et Québec, il y fut reçu avec enthousiasme par d'anciens frères d'armes de l'armée pontificale. A Chicago (on se souvient que sa sœur Elise, y habitait) le maire Harrison lui fit une aimable réception et commanda en son honneur un exercice de pompiers. Une société minière désirant mettre en valeur des gisements aux Iles Féroé, Castella fut chargé de s'y rendre en vue de l'organisation d'une campagne de presse. Peut-être passa-t-il, au cours de ce voyage, par St-Pétersbourg et la Suède.

« Pierre qui roule n'amasse pas mousse »... Dans toutes ses campagnes et dans tous ses voyages, le bon général n'amassa pas mousse. Il vécut pauvre, il mourut pauvre. L'inventaire dressé après sa mort fait lamentablement comprendre l'indigence du vieux soldat.

Il vécut de gloire, d'amour désintéressé des causes qu'il défendit, d'amour désintéressé de son pays, toutes choses qui ne rapportent guère. Du moins fut-il respecté. Sa glorieuse misère imposait. Dans son logis bien modeste, il vivait au milieu de ses souvenirs de campagnes armes, tableaux, décorations. Deux superbes cierges qui figurèrent à ses obsèques (ils sont actuellement à l'église de Bulle) une plume d'oie et un gobelet, cadeaux que lui avait remis Pie IX, lui rappelaient la grande figure du pontife servi durant trois campagnes.

Les amis qu'il retrouvait, soit au « Cheval Blanc » où il allait « faire sa partie », soit dans les familles où on l'invitait et où il arrivait parfois paré de ses décorations, avaient choisi, pour la plupart, une route plus confortable que la sienne. Plusieurs s'étaient enrichis ; lui demeura pauvre. Ils avaient veillé avec soin sur leur vie ; lui avait exposé la sienne. Au soir de ses années, nouveau Lazare, il venait recueillir les miettes de leurs banquets. Et cet homme, à l'allure martiale, ayant conservé sous l'habit civil, la fière tenue du soldat de carrière, vivait dans son pays natal, comme un type à part, forçant le respect, comme « un condottiere bon enfant égaré dans un siècle prosaïque ! ».

Le jeudi 3 septembre 1885, il s'apprête à partir pour assister à une noce en Vendée. Il fait quelques achats en ville. On le voit rentrer chez lui, vers 3 heures de l'après-midi. A 8 heures, on le trouve mort dans sa chambre.

Il fut enterré le dimanche. Une foule imposante et recueillie suivit son cercueil sur lequel, pour honorer une dernière fois ce soldat gruyérien, on avait déposé ses emblèmes militaires.

Des amis eurent l'attention délicate de lui élever un monument qui s'élevait au cœur de l'ancien cimetière bullois aujourd'hui devenu place publique. Ce monument porte cet épitaphe :

*Au général Simon Castella, 1825-1885.
Mentana 1867—Rome 1870—Armée de l'Est 1871.
Hommage de ses amis fribourgeois.*

.

Et maintenant, au cœur de la terre gruyérienne qu'il eût sans doute défendu avec un âpre courage si les événements l'avaient exigé, le général Simon Castella repose en paix non loin des petits soldats de l'Armée de l'Est, morts chez nous en 1871 et qui furent, durant le cruel hiver de la défaite, au milieu des neiges du Jura, ses pitoyables compagnons d'infortune...

Principaux ouvrages consultés.

J. JAQUET, *Les souvenirs d'un Gruyérien.*

Abbé BOCHUD, curé de Neirivue, *Histoire de Neirivue.* Tirage à l'opalographie.

M. S. JACQUEMONT, *La campagne de zouaves pontificaux en France (1870-71).* Plon, Paris 1872.

La Gruyère, La Liberté, septembre 1885.

Etrennes fribourgeoises, 1886. Article nécrologique.

EMILE KELLER, député, Paris, *Le général de La Moricière*, t. II. René Haton, Paris, 1893.

Patrie Suisse, 27 mai 1896, article de Louis Courthion « Deux généraux ».

Comte REMACLE, *Le Carlisme*, « Revue des deux Mondes », nov.-décembre 1899.

Lt-col. JACKY, *L'occupation des frontières suisses 1870-71.* Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1914.

THÉODORE WIBAUX, *Zouave pontifical et jésuite.* Desclée de Brouwers & Cie, Lille.

Général CASTELLA, *Lettre imprimée à l'Ami du peuple*, Pâques 1879.

- *Un montagnard gruyérien. Histoire d'un drapeau.* Imprimerie de la Gruyère, Bulle, 1885.
- *Quelques mots sur les questions des fortifications en Suisse.* Fragnière, Fribourg, 1877.
- *Une visite à Don Carlos. Impressions de voyage.* Imprimerie Bertuot, Montauban, 1874.

A.E.F., Diverses lettres, notes, billets, écrits par le général, notamment la correspondance échangée avec le Gouvernement genevois au sujet du « canon ».

Renseignements oraux reçus de contemporains du général, en particulier de feu M. le notaire Menoud, de Bulle, chez qui le général passa sa dernière soirée.

J'adresse ici des remerciements bien vifs à M. Félix Glasson de Bulle qui, avec une très grande complaisance, a permis que l'on photographiât, pour illustrer cet article, les souvenirs du général qui se trouvent encore à Ferpicloz.

Mes remerciements aussi à M. Naef, conservateur du Musée gruyérien et à M. Simon Glasson photographe, à Bulle, qui se sont occupés de l'illustration de cet article et de la rédaction des légendes accompagnant les photos.